europe
revue littéraire mensuelle



Jean Starobinski

Jean-Pierre Richard

avril 2019

Médecin psychiatre, musicien, homme de vaste culture et d'érudition impeccable, Jean Starobinski est, dans son indéniable singularité, une des figures majeures de la critique de notre temps. Une extrême rigueur et une extrême liberté caractérisent à la fois ce contemporain capital. Clarté et profondeur vont l'amble chez lui et le signalent, en notre XXIe siècle, comme un homme des Lumières. Qu'il analyse les œuvres de Rousseau ou de Diderot, la peinture de Tiepolo ou la musique de Mozart, les écrits de Montaigne ou de Benjamin Constant, mais tout aussi bien ceux de Jaccottet, de Bonnefoy ou de Celan, il privilégie une lecture qui, selon ses propres termes, « s'efforce simplement de déceler l'ordre ou le désordre interne des textes qu'elle interroge, les symboles et les idées selon lesquels la pensée de l'écrivain s'organise ». Tout en s'imposant à lui-même, et en attendant du lecteur d'avoir « la mémoire des contextes ». Il faut le suivre dans ses analyses subtiles, ses aperçus ingénieux, ses approches parfois paradoxales. Se laisser gagner par cette ampleur, par cette hauteur de vue qui le caractérisent. Accepter d'être surpris et charmé par cette œuvre dont son ami Yves Bonnefoy avait jadis trouvé le mot juste pour la définir : l'allégresse.

Michel Delon, Marta Sábado Novau, Guy Poitry, Bénédicte Prot, Martin Rueff, Jacques Berchtold, Olivier Pot, Charles Vincent, Jean Starobinski, Jean-Christophe Abramovici, Stéphanie Cudré-Mauroux, François Rosset, Michel Porret, Daniel Maggetti.

JEAN-PIERRE RICHARD

Dès 1954, avec la publication de son premier livre, Littérature et sensation, *Jean-Pierre Richard imposait une approche tout à fait nouvelle et originale dans le champ de la critique littéraire. L'ouvrage fut d'emblée salué par Roland Barthes, qui voyait en lui « un livre heureux, c'est-à-dire brillant, juste, chaleureux et utile ». Rehaussée par l'éclat d'un style d'une parfaite élégance, la critique se fait rapport sensible et sensuel à la littérature, aux textes, aux mots. Jean-Pierre Richard porte sur les ouvrages qu'il étudie un regard plein d'une empathie qui n'entrave jamais l'analyse, mais au contraire la suscite et la nourrit. Le critique se fait promeneur, herboriste ou explorateur. Il parcourt les œuvres de Chateaubriand ou de Stendhal, de Mallarmé ou de Jacques Dupin, de Proust ou de Pierre Michon, de Reverdy ou de Pascal Quignard, tous sens aux aguets, attentif aux couleurs, aux odeurs, aux sonorités, à tout ce qui constitue leur atmosphère propre, traquant jusque dans le moindre détail ce qui les rend uniques et par conséquent précieuses.*

Jean-Claude Mathieu, Dominique Barbéris, Christian Doumet, Jacques Dupont, Claude Coste, Christophe Pradeau, Henri Mitterand, Dominique Viart, Michèle Finck, Michel Collot.

CAHIER DE CRÉATION

Max Rojas • Catharine Savage Brosman • Jean-Louis Jacquier-Roux • Xavier Bazot

CHRONIQUES

ISBN 978-2-351-50100-9

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

9 782351 501009

Etranger : 20 € Le numéro France : 20 €

IV -2019

97e année — N° 1080 / Avril 2019

SOMMAIRE

JEAN STAROBINSKI

Michel DELON	**3**	Dans les forêts ou les jardins de la terre.
Marta SÁBADO NOVAU	**9**	Le « point de départ » en critique thématique.
Guy POITRY	**21**	Jean Starobinski musicien.
Bénédicte PROT	**30**	Littérature et médecine.
Jacques BERCHTOLD	**41**	Le vaste déambulatoire de la culture.
Olivier POT	**51**	L'anatomie de la conscience critique.
Charles VINCENT	**60**	Starobinski ramificateur.
Martin RUEFF	**70**	L'écho, le voile.
Michel DELON	**88**	Cristal et cristallisation.

◆

Jean STAROBINSKI	**104**	Le recours aux principes et l'idée de régénération dans l'esthétique de la fin du XVIIIe siècle.
Jean STAROBINSKI	**115**	Benjamin Constant et l'éloquence.

◆

Jean-Christophe ABRAMOVICI	**129**	Les fantômes de la mémoire.
Stéphanie CUDRÉ-MAUROUX	**137**	Dioscures nocturne et diurne.
François ROSSET et Michel PORRET	**148**	Une complicité tacite.
Daniel MAGGETTI	**156**	De la fortune des formules.

JEAN-PIERRE RICHARD

Jean-Claude MATHIEU	**161**	Un ami du *lento*.
Dominique BARBÉRIS	**178**	La chair du monde.
Christian DOUMET	**184**	Abordages.
Jacques DUPONT	**196**	Fendre l'air.
Claude COSTE	**210**	Robes et manteaux.
Christophe PRADEAU	**224**	Le déjeuner sur l'herbe.
Henri MITTERAND	**235**	Une sémiologie artiste.
Dominique VIART	**244**	Le grand art est une modestie.
Michèle FINCK	**261**	Le bonheur de la troisième voie.
Michel COLLOT	**281**	Lectures au balcon.

CAHIER DE CRÉATION

Max ROJAS **286** Corps.
Catharine SAVAGE BROSMAN **294** Paysages d'eau.
Jean-Louis JACQUIER-ROUX **297** Missiano.
Xavier BAZOT **304** Issa des sources.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **309** Le dernier des érudits.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT **315** L'autre Allemagne.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **321** Le dieu le plus clément et le plus redoutable.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **325** Versets de l'inconfort.

La musique

Béatrice DIDIER **328** Berlioz, le Troyen.

Les arts

Jean-Baptiste PARA **332** Le retour de Vilhelm Hammershøi.

NOTES DE LECTURE

336

POÉSIE

Albrecht HAUSHOFER : *Sonnets de la prison de Moabit (1944-1945)*, par Michel Ménaché.
Enric ESPIEUX : *Tròbas 1 / Poèmes 1* (*1947-1960*), par Philippe Gardy.
Pierre AUTIN-GRENIER : *Les Radis bleus*, par Michel Ménaché.
Max ALHAU : *Les Yeux bleuis de rêves*, par Michel Lamart.
Françoise CLÉDAT : *Ils s'avancèrent vers les villes*, par Marie-Hélène Prouteau.
Estelle FENZY : *Poèmes Western*, par Murielle Compère-Demarcy.
Zhou MENGDIE *: Une lampe dans la forêt dense.* Chen YUHONG *: Je te l'ai déjà dit*, par Hélène Sevestre.
Dominique HECQ : *Hors limites*, par Chantal Danjou.
Revue *Catastrophes*, par Mathieu Jung.

ROMANS, NOUVELLES, RÉCITS

Antoine VOLODINE : *Frères sorcières*, par Anne Roche.
Jean-Paul GOUX : *Sourdes contrées*, par Annie Clément-Perrier.
Alexandre VOISARD : *Notre-Dame des égarées*, par Valery Rion.
Anthony POIRAUDEAU : *Churchill, Manitoba*, par Christine Lemaire.
Francis COMBES : *La Galère ou les vies aventureuses de Jean-Pierre Moineau*, par Laurent Fourcaut.
Charles-Mézence BRISEUL : *Prisonniers de La Buse*, par Mathieu Jung.
Jean CASSIO : *Fragments d'un autodidacte*, par Jacques Lèbre.
COLLECTIF : *Armistice,* par Michel Ménaché.

ESSAIS, DIVERS

Jacques RANCIÈRE et Adnen JDEY : *La Méthode de la scène*, par Thierry Tremblay.
Thomas W. GAETHGENS : *La Cathédrale incendiée. Reims, septembre 1914*, par Michel Delon.
Jacques LE RIDER : *Karl Kraus — Phare et brûlot de la modernité viennoise*, par Georges-Arthur Goldschmidt.
Pierre KLOSSOWSKI : *Du signe unique*, par Thierry Tremblay.
Maurice NADEAU : *Soixante ans de journalisme littéraire*, par Alain Roussel.
Éric DUSSERT : *Cachées par la forêt*, par Brigitte Ferrand.
Maxime DECOUT : *Pouvoirs de l'imposture*, par François Souvay.
Tristan LEPERLIER : *Algérie, les écrivains dans la décennie noire*, par Anne Roche.
Mireille CALLE-GRUBER : *Pascal Quignard ou Les leçons de ténèbres de la littérature*, par Michel Ménaché.
Stéphane BOUQUET : *La Cité de paroles*, par Matthieu Gosztola.

En mémoire de Claude Margat, par Sylvie Fabre G.

Notre couverture : Stanford Kay, *Gutenberg Variations Red Bound* (2006).
© Europe, 2019

DANS LES FORÊTS OU LES JARDINS DE LA TERRE

Quand je cherche un mot pour caractériser l'œuvre de Jean Starobinski, c'est *ampleur* qui me vient à l'esprit. Ou bien, dans les mêmes sonorités, avec une racine différente, *empan*. En 1942, dans une Suisse cernée par la guerre, un étudiant en lettres donne des chroniques de poésie à deux revues, nouvellement créées à Lausanne, *Suisse contemporaine*, et à Genève, *Lettres*. Le ton est souvent grave : « L'acte poétique, en ces temps de frustration, est l'un des derniers actes libres qui appartiennent encore à l'homme. Et c'est l'honneur de la poésie qu'elle soit la dernière possession de l'homme après qu'on lui eut tout arraché, qu'elle soit radicalement liée à cette espérance et à cette angoisse fondamentale qui persistent en l'homme tant que le souffle persiste, et que ces justifications se confondent avec les justifications de toute vie. » Soixante-dix ans plus tard, l'étudiant, devenu un essayiste universellement reconnu, publie deux essais dans la « Bibliothèque des idées » chez Gallimard, respectivement consacrés à Rousseau et à Diderot. À la fin de la préface à *Diderot, un diable de ramage*, il commente quelques lignes du *Salon de 1765*. Devant une esquisse de Carle Van Loo, *Saint Grégoire dictant ses homélies*, Diderot ne voit pas un théologien au travail, mais un poète, il ne voit pas la colombe du Saint Esprit chargé d'inspirer le futur docteur de l'Église, mais un rossignol « solitaire, sauvage, inapprivoisable » qui rompt le silence et les ténèbres de la nuit. Un détail suffit à montrer le basculement des idées, du dogme à la parole humaine. Diderot nous rend sensibles, dit Jean Starobinski, au « bonheur devant ce qui tout ensemble s'offre au regard et devient plaisir pour l'oreille, dans les forêts ou les jardins de la terre ». Le jeune critique de 1942 et l'écrivain chevronné de 2012 ont le même art pour isoler un détail et lui donner une signification générale. Le plaisir du texte s'y change en leçon d'histoire et de morale.

Durant plus de sept décennies, Jean Starobinski n'a cessé de travailler et de produire. L'amplitude temporelle se double d'une curiosité pour tous les faits de culture et, selon une formule de Térence qui est progressivement devenue la devise des Lumières, entérinée par l'article « Philosophe » de l'*Encyclopédie*, puis la devise de tout humanisme : *homo sum, humani nihil a me alienum puto*. Après sa licence de lettres à l'université de Genève, Jean Starobinski a engagé des études de médecine. Il mène à leur terme deux doctorats qui correspondent à deux grands livres : *La Transparence et l'Obstacle*, publié à Paris en 1957 et *Histoire du traitement de la mélancolie, des origines à 1900*, publié à Bâle en 1960. On considère trop souvent comme irréversible le divorce des deux cultures ; Jean Starobinski montre assez, comme Gaston Bachelard, la fécondité des itinéraires traversiers et buissonniers qui récusent les frontières. Professeur de littérature française et d'histoire de la médecine, il enrichit ses lectures des grandes œuvres littéraires de sa culture médicale et scientifique. Spécialiste de Rousseau qu'il relit et approfondit tout au long de sa vie, connaisseur averti du XVIII^e^ siècle, il ne s'est jamais enfermé dans un auteur, un domaine ou une époque, pas plus qu'il ne s'est jamais restreint à appliquer une stricte méthode. Il a donné parallèlement des monographies qui renouvellent la compréhension d'un auteur, des synthèses qui prennent à bras le corps une époque et des enquêtes qui traversent les siècles pour suivre les métamorphoses d'une image ou d'une idée. Parmi les monographies, il compose successivement un Montesquieu (1953), un Rousseau (*La Transparence et l'Obstacle* de 1957), un Montaigne (1982), un Baudelaire (1990), un Diderot, accompagné d'un second Rousseau (2012). Il faudrait même ajouter un André Chénier qui n'a pas été réuni en un volume indépendant, mais qui se trouve à l'intérieur du recueil *La Beauté du monde — La littérature et les arts*, publié en 2016 dans la collection « Quarto ». Dans chacune de ces monographies, l'attention au grain du texte, la lecture attentive page à page, phrase à phrase ou vers à vers, vont de pair avec le souci de l'écrivain et de l'époque où il écrit. Les ressources de la poétique ou de la psychanalyse sont au service de la compréhension de l'œuvre et de la réflexion sur les enjeux humains. On a parlé d'une École de Genève qui associe Jean Starobinski à Marcel Raymond, Georges Poulet, Jean Rousset ou bien de critique thématique qui le rapprocherait de Jean-Pierre Richard. La définition est le plus souvent négative, l'École de Genève se définit alors par son refus d'une critique philologique, bientôt perpétuée par la critique génétique, qui réduirait un texte à ses sources ou à ses brouillons, ou d'une critique historique d'inspiration marxiste restrictive qui définirait un texte par son contexte sans prendre en compte les marges de liberté et d'invention propres à chaque grand auteur.

Les études monographiques sont mises en perspective par les fresques qui présentent une époque ou un moment de la culture européenne. *L'Invention de la liberté* paraît en 1964 aux Éditions d'art Albert Skira : superbe album illustré de grand format qui nous entraîne à travers l'Europe des Lumières et s'intéresse aux architectes aussi bien qu'aux poètes, aux peintres qu'aux philosophes, aux musiciens qu'aux romanciers. Comme les maîtres-livres de Paul Hazard ou d'Ernst Cassirer, le volume offre une esthétique, une morale et une politique du XVIII[e] siècle, mais les grands chapitres généraux sont complétés, nuancés par des gros plans sur telle œuvre particulière qui conserve sa spécificité. Le nombre des illustrations hors texte et les pages qui se déplient dans cette édition de 1964 (la réédition dans la « Bibliothèque illustrée des histoires » normalise, il est vrai, la présentation) obligent le lecteur à des pauses, la lecture n'est plus seulement linéaire. Si « l'invention de la liberté » constitue la thèse générale du livre, la réalité des textes, des peintures, des morceaux de musique la complique et l'approfondit. Les Lumières postulent une libération possible des hommes, mais l'esprit critique qu'elles éveillent appelle à se méfier de tout finalisme. *L'Invention de la liberté* s'arrête à la veille de la Révolution, l'essai de 1964 est prolongé par un second album, publié neuf ans plus tard, *1789 les Emblèmes de la raison*, dont le noyau central est constitué par la France de la Révolution, mais qui passe aussi par la Venise de Tiepolo et de Guardi, par la Vienne de Mozart, le Londres de Füssli et de Blake, l'Espagne de Goya. On revient dans la lagune avec les sculptures de Canova. Un chapitre analyse le serment, objet théorique de la réflexion politique et geste théâtral dans l'œuvre de David. Le *Serment des Horaces* précède de quatre ans la prise de la Bastille, il reste familial. Le *Serment du Jeu de paume* met en scène les États généraux se transformant en Assemblée constituante. Une transcendance domine-t-elle encore la scène ? Un orage fait voler les rideaux et le peuple observe, surveille ses représentants. Des notes jouent dans ce livre le même rôle que les pages qui se déplient dans le précédent, elles sont autant de repentirs ou de suggestions qui cassent toute simplification et aident à l'appropriation de l'essai par chacun de ses lecteurs.

Des études transhistoriques suivent enfin la trace d'un élément qui peut être formel ou conceptuel. *L'Œil vivant* en 1961 s'intéresse à une topologie morale à travers un jeu de regards : mise en scène de soi glorieuse ou honteuse, exaltée ou refusée chez Corneille, Racine, Rousseau et Stendhal. En 1970, *La Relation critique* peut être considérée comme un *Œil vivant II*. La critique serait un regard qui veut aller au-delà des apparences. C'est une émotion qui se transforme en compréhension sans prétendre épuiser son objet. Le regard est proprement critique, discriminant ; il opère des choix, rapproche, explique,

mais ne peut se targuer d'un surplomb qui lui assurerait la vérité de l'œuvre. En 1970 aussi, *Portrait de l'artiste en saltimbanque* dans la belle collection « Les Sentiers de la création » d'Albert Skira, reprend la question de l'image de soi et du masque, à travers les autoportraits travestis : l'artiste se représente en bouffon, des Polichinelles de Tiepolo aux Arlequins de Picasso. Il se moque de lui-même et dénonce la condition que la société lui réserve. En 1989, *Le Remède dans le mal* est sous-titré *Critique et légitimation de l'artifice au siècle des Lumières* ; le recueil interroge les paradoxes et les dialectiques qui cherchent dans les causes d'un mal une façon de le dépasser. Un avertissement souligne la dynamique d'un travail qui reste ouvert, *in progress*. « J'espère que l'on voudra bien reconnaître que les études ici rassemblées tracent un parcours, et comportent entre elles des liens assez évidents pour rendre inutiles toute préface ou tout chapitre conclusif. » En 1994, sollicité par le Louvre, Jean Starobinski construit un itinéraire, autour de l'idée de don, dans les collections du département des dessins. Comme dans l'essai précédent, le don est ambivalent, généreux et altruiste ou bien fastueux et aliénant : prestige princier ou bienfaisance sans attente de retour. Le volume se nomme *Largesse*. La quête la plus virtuose d'un motif est fournie par *Action et réaction. Vie et aventures d'un couple* (1999). L'opposition antique entre l'action et la passion, l'actif et le passif se change lentement en principe newtonien de gravitation universelle, puis en interaction. L'enquête annexe la philosophie et la médecine qui introduit la notion de réflexe, la politique, où le réactionnaire n'est plus seulement celui qui réagit, et la psychanalyse qui distingue entre refoulement et catharsis. Ces 450 pages sont étourdissantes de connaissances. L'histoire n'a vraiment plus rien d'un long fleuve tranquille. Savoir qu'elle est perte et résurgence, détours inattendus et reflux imprévus ne signifie pas qu'il faille renoncer à l'observer et à la comprendre, mais son étude exige patience, ténacité, refus des idées préconçues.

Il faudrait encore citer *Les Enchanteresses* (2005) qui rassemble les textes musicaux. La première place revient à Mozart et à ses opéras. Mais le motif obsédant de l'ambivalence reparaît : le chant est séduction, promesse ou menace, entraînement euphorique ou délétère. Et l'on écoute un air qui circule d'un texte littéraire à l'autre, de Stendhal à Hoffmann et à Balzac. La grande époque de l'opéra marque-t-elle l'esthétisation du sacré ou bien la sacralisation de l'art ? En 2012, les lecteurs qui attendaient depuis longtemps une réédition de la thèse de médecine et un essai sur Diderot ont été comblés par *L'Encre de la mélancolie*, somme sur les approches, médicales mais aussi poétiques, du mal saturnien, avec des développements sur Burton et sur Baudelaire, par *Accuser et séduire*, nouveaux essais autour de Jean-Jacques

Rousseau, et *Diderot, un diable de ramage*, déjà cité. Ce dernier volume regroupe les études dispersées sur *Le Neveu de Rameau*, *Le Rêve*, *Jacques le fataliste* et les *Salons*. Une belle préface inédite dessine un paysage sonore du philosophe, en convoquant les articles de l'*Encyclopédie* aussi bien que les lettres à Sophie Volland. L'enquête est d'abord lexicale, le *ramage* est le propre de chaque oiseau, de chaque être humain. Diderot garde à l'oreille les chants des campagnes et s'intéresse à leur transposition sur des instruments. Les voix venues du ciel, ce sont pour lui les oiseaux qu'il prend le temps d'écouter et de décrire. Le Neveu est un oiseau monstrueux, entre la nature et la société, le masculin et le féminin, inquiétant comme les castrats qui hantent les scènes de l'époque. Sa voix est impossible à rendre par des mots, à moins qu'elle n'existe qu'à travers eux. Peu après ces trois volumes, un quatrième a été publié par la maison d'édition genevoise La Dogana. Sous le titre *Les Approches du sens*, il regroupe les essais concernant la critique : une dizaine de textes sur le geste même herméneutique, puis autant sur des critiques particuliers. Le travail critique est fait d'émotion et de recul, d'identification et de distance. Le volume se complète d'hommages de la part d'amis qui s'interrogent en écho, sur « les chemins croisés de la distance critique et d'une critique de la distance » (Stéphanie Cudré-Mauroux et Juan Rigoli).

En 2016 enfin, les admirateurs de Jean Starobinski ont été comblés par un fort volume de la collection « Quarto ». Ils y ont retrouvé tant d'articles perdus dans des collections inaccessibles et découvert tant d'autres qui avaient échappé à leur vigilance. Martin Rueff y propose d'abord une biographie du fils d'un médecin juif polonais, venu trouver refuge à Genève en 1913. Sous le titre *La Beauté du monde*, il classe les textes sur les poètes depuis Ronsard et Chénier jusqu'à Jaccottet, Bonnefoy et Celan, sur les peintres depuis les Vénitiens du XVIII^e^ siècle jusqu'à Henri Michaux et Claude Garache, sur les musiciens de Monteverdi à Mahler. Ces 1300 pages et plus constituent une mine que l'on n'est pas près d'épuiser. Comme Martin Rueff reprend la première version de quelques textes, remaniés ensuite pour devenir les chapitres de tel ou tel livre, *La Beauté du monde* permet de suivre un travail d'écriture. Le volume illustre le scrupule de l'écrivain qui change un mot, ajoute une référence, apporte une nuance. Le labeur incessant fait advenir la clarté qui justifie le titre. La beauté du monde est fragile, elle dépend de notre vigilance. Jean Starobinski est notre vigie, chargée de la mémoire d'une culture. Au-delà du volume, les Archives littéraires de la Bibliothèque nationale suisse à Berne possèdent désormais la bibliothèque personnelle de l'écrivain, quelque 40 000 livres qui, selon les mots de Claude Reichler, constituent « son carnet d'adresses, son répertoire d'idées, ses tiroirs à projets, et surtout son espace mental ». On y

trouve également des correspondances qui sont des échanges intellectuels de premier plan et témoignent de la vie littéraire avant les écrans. Le présent dossier a profité de ces fonds grâce à la bienveillance de Stéphanie Cudré-Mauroux.

La revue *Europe*, fondée par Romain Rolland dont l'engagement pour la paix a trouvé refuge au bord du lac Léman, devait rendre hommage à un intellectuel engagé à son tour dans une défense et illustration de l'esprit. Jean Starobinski est sans doute plus prudent que Romain Rolland dans ses engagements, mais il n'a jamais transigé sur le critère de l'universel, ne s'est jamais laissé attirer par un quelconque communautarisme. Deux beaux volumes, en 1985 dans *Les Cahiers pour un temps*, publiés par le Centre Georges Pompidou, et en 2001, *Starobinski en mouvement*, dans la collection « L'Or d'Atalante » des éditions Champ Vallon, ont déjà fait le point en leur temps sur le rayonnement de l'œuvre. Les revues *Critique* à l'été 2004 et *Littérature* en 2011 lui ont consacré des numéros spéciaux. On trouve dans ce numéro de *Littérature* « Une géographie des ramages », qui sera complétée par « Le rossignol et la colombe », participation au Festschrift offert à Jacqueline Risset, pour devenir la préface à *Diderot, un diable de ramage*. La formule « dans les forêts ou les jardins de la terre » est une adjonction dans la rédaction finale. Notre dossier intervient après la publication des sommes récentes, de *L'Encre de la mélancolie* à *La Beauté du monde*. Nous y avons privilégié les dialogues intellectuels de Starobinski avec ses pairs et repris deux articles qui illustrent une méthode et un style : « Le recours aux principes et l'idée de régénération », paru en 1969 dans une revue de Florence, *Lettere italiane*, et récrit pour être intégré aux *Emblèmes de la raison*, ainsi que « Benjamin Constant et l'éloquence », paru en 1980 dans *Cadmos*, qui renvoie à la question de l'art et de l'artifice. Ces articles donnent à voir et à entendre une langue déployée contre l'oubli, contre le dogmatisme, contre l'enfermement identitaire. L'encre de la bile noire est principe d'inquiétude, la beauté du monde suppose un acte de foi dans les ressources de l'homme. Cherchant déjà, il y a quelques années, un mot qui définisse l'œuvre de son ami, Yves Bonnefoy proposait *allégresse*. Pour la connaître, pour la perpétuer, arpentons les forêts, cultivons les jardins de la terre.

Michel DELON